

Olivier Germain-Thomas

Manger le vent à Borobudur



Le sentiment géographique
Gallimard

Extrait de la publication

Olivier Germain-Thomas
Manger le vent à Borobudur

Le sentiment géographique
Gallimard



«Ne serait-ce pas le sentiment géographique, cette évidence confuse
que toute rêverie apporte sa terre?»

(Michel Chaillou, *Le sentiment géographique*,
L'Imaginaire, n° 216)

© Éditions Gallimard, 2013.

Pour C-M, J, L et L.

Faire des voyages me semble un exercice profitable. L'esprit y a une activité continuelle pour remarquer les choses inconnues et nouvelles, et je ne connais pas de meilleure école pour former la vie que de mettre sans cesse devant nos yeux la diversité de tant d'autres vies, opinions et usages.

Michel de Montaigne, *Essais*, III, 9.

I

QUE DIT LA PLUIE ?

Entre dans la forme, sors de la forme,
et trouve ta liberté.

Précepte du bouddhisme chan
de l'époque Tang.

La pluie n'était pas seulement de l'eau, elle avait la force d'un avertissement. Bousculés par le ciel au pied du plus imprévisible monument bouddhique au monde, nous n'avions aucun moyen de savoir quelle était la nature du signe.

Au-dessus de nous, des Bouddhas assis dans des niches semblaient tenir un jeu de cartes au creux de leurs jambes repliées. Nous les amusions. De la nuque aux pieds, le ruissellement sur des vêtements collants empêchait l'exaltation de cette première visite espérée depuis longtemps. Comment être transporté avec un chapeau devenu omelette ?

Les colères ont la réputation d'être éphémères. Rien de tel ce soir. Le déchaînement a commencé lors de notre arrivée à Borobudur voilà plus d'une heure. Jean-Pascal, un Français devenu bouddhiste qui vit en Indonésie, nous fait découvrir les premiers bas-reliefs du sanctuaire sans prêter la moindre attention au déluge. Claire-Obscure¹

1. Plusieurs noms de personnes traversent ce livre. Pour certaines, par souci de discrétion, je ne donne que les initiales, ou je les transforme. Ce sera le cas de Samira (voir plus loin) qui doit être protégée.

glisse pareille à un cygne dans le couloir aquatique du premier étage. Je renonce à chercher une signification à cet accueil et observe – souveraine leçon d'impermanence – l'eau sensuelle couler sur les sculptures âgées de douze siècles.

Nous avons d'abord, comme il se doit dans les lieux sacrés, revêtu un sarong qui nous a transformés en Javanais d'opérette. Nous avons fait le tour extérieur de l'énorme masse étagée en la laissant sur notre droite selon la tradition du *pradakshîna* qui est une prière en marchant. Excepté une courte séquence qui a été dégagée, les cent-soixante bas-reliefs sculptés à la base ont été remis sous terre après avoir été photographiés. Pourquoi étaient-ils enfouis ? Pour soutenir le poids du monument ? Pour laisser dans l'obscurité des scènes qui ne proposent pas d'ascension spirituelle ? Les textes les signalent comme des manifestations du « monde du désir » (*kâmadhâtu*). Il s'agit d'aspects de la vie quotidienne à Java quand l'île n'avait pas été islamisée : chants, danses, guérisons, aumônes, études, respect dû aux sages, vertus qui permettent une agréable renaissance. Les sculptures montrent également les défauts qui conduisent vers des enfers avec cuisson assurée.

De retour à l'Est sans avoir rien vu (l'imagination est le salut de l'absence quand elle n'est pas son bourreau), nous avons emprunté l'escalier axial et déambulé au premier étage qui comporte trois rangées de bas-reliefs visibles, rendus énigmatiques derrière le grillage de l'eau. L'une des rangées raconte la vie du prince Siddhârta Gautama avant que l'Éveil sous un arbre ne le transforme en Bouddha. Jean-Pascal commente les premiers panneaux

que Claire-Obscure protège de son ombrelle rouge. Arrêt devant celui qui évoque le moment où, élégamment allongée un bras sous la tête, l'autre le long de son corps quasi nu, la reine Mâyâ rêve qu'un éléphant blanc pénètre en son sein, preuve qu'elle mettra au monde un sage exceptionnel : le futur Bouddha.

Après le tour de la première galerie, nous sommes censés nous trouver en face du volcan Merapi, un seigneur qui culmine à 2911 mètres. Il s'est à nouveau réveillé en 2010 avec des coulées sanglantes. Il n'est pas abusif d'évoquer le dieu Shiva bien que nous soyons ici dans l'aura du bouddhisme. Foin des clivages ! L'enfant curieux fait des trous dans les palissades. Le Merapi est le feu de la mort ; il devient source de vie quand ses entrailles fertilisent les plaines qui se couvrent de vert. La dernière éruption a enveloppé de cendres le sanctuaire de Borobudur, lui donnant un voile de veuve.

Le sanctuaire et le volcan entretiennent une relation passionnelle, autrement dit : surprenante et cruelle. Du haut du monument, quand on aperçoit au loin la silhouette racée du Merapi (pas ce soir), on acquiert la certitude que le choix de construire le plus grand temple bouddhique sur un mamelon qui domine une plaine fécondée par une montagne coiffée de fumées n'a pu se faire qu'avec l'élan inquiet de qui s'approche du sacré.

Les dieux souterrains – les bouddhistes de l'époque croyaient aux dieux – s'exprimaient par des jets de feu qui devenaient sources de fécondité. L'homme leur a répondu par une œuvre de pierre construite parmi la luxuriance équatoriale. Non un combat, un dialogue. Comment savoir qu'il serait interrompu pendant un millénaire quand Borobudur a été abandonné au monde

végétal, avant de renaître ; mais pour quel dessein ? Un tel oubli suivi d'une redécouverte due à sir Thomas Stamford Raffles a-t-il un sens au regard des circularités que le monument exprime ? Il faut se fouetter afin de s'empêcher de déceler en toute chose des clés cachées ou – autre facilité – de s'abandonner au mol oreiller du seul hasard. Où l'on constate combien il est difficile à l'intelligence humaine de regarder la réalité avec le goût des additions.

☛ — *Oh là ! J'imagine, môssieur, que vous allez nous offrir d'éblouissantes leçons d'additionnement au cours du voyage.*

— C'est toi Moustiky ? Je croyais m'être débarrassé de ta présence.

— *Insubmersible !*

— L'addition donne un vertige fécond, une vision de haut, loin de l'avarice.

— *On l'encadre votre formule ?*

— Tiens, attrape !

— *Raté ! Je reviendrai. Bzzz. Bzzz...*

Ces digressions n'ont hélas pas fait cesser la pluie, mais comme la nuit est tombée et que nous avons déjà accompli le tour extérieur suivi du tour de la première galerie, c'est assez, trop peut-être, pour une première rencontre avec un lieu dont l'esprit demande une longue patience avant d'arriver au sommet où nous attend... Silence ! Nous descendons au Manohara, seul hôtel sur le site avec une salle à manger ouverte vers le sanctuaire et, pour dormir, des pavillons d'esprit champêtre.

*

Deux jours auparavant, j'avais fait l'ascension du volcan (*gunung*) Merapi, un prologue en attendant Borobudur.

Une avenante hôtesse de l'établissement de Yogyakarta où j'avais déposé mon sac trouve un chauffeur qui accepte de me conduire au dernier village que l'on peut atteindre par voie carrossable. Le Merapi : un ogre. Le chauffeur est un homme plein d'une verve dont je ne saisis que l'énergie car je ne comprends pas son anglais bien qu'il fasse semblant de comprendre le mien. Il me livre son point de vue sur des sujets qui m'échappent. Ces deux monologues étanches pourraient être instructifs s'il ne passait la moitié de son temps tourné vers moi en négligeant la route qui, à la sortie de la ville, devient étroite et tortueuse. L'homme semble protégé par un grigri qui pendouille sous le rétroviseur. À un croisement, il s'arrête brusquement. Il ignore quelle direction prendre pour gagner le village de Kinahrejo dont je lui répète le nom à la manière d'un mantra. Il m'avait affirmé le connaître ; il ne le connaît pas.

On finit par arriver devant quelques maisons déca-ties et une barrière. « C'est ici ! » Pris d'inquiétude, il veut m'attendre. Comme je ne le souhaite pas, j'ouvre les bras vers le volcan dont le sommet se dresse à cinq kilomètres. Il hausse les épaules en regagnant sa voiture qui disparaît recouverte d'un voile gris. J'aborde le raidillon sous le regard indifférent de deux garçons sales qui fument. Le paysage est celui d'un cataclysme. Des pans de murs de maisons effondrées gardent les traces noires du feu, masques d'une fête macabre. Le long du chemin, des

tiges d'arbres brûlées s'élèvent près d'une maison dont il ne subsiste que la dalle du sol recouverte de cendre. Les murs et le toit ont roulé plus loin sur la pente. Avec des morceaux de corps ? Je monte d'un pas serein qui cache ma peur. En gentilhomme qu'il n'a pas toujours été, le volcan avertit avant de manifester ses colères. La question est de savoir quand il faut évacuer les habitants. S'il y eut plusieurs tués lors de la récente éruption, ce ne fut pas dû à sa brusquerie, mais à l'entêtement de ceux qui suivirent l'exemple du célèbre « gardien du volcan » décidé à rester malgré le bouillonnement des entrailles. Se sont-ils crus protégés par l'Esprit du dieu qui vibrait à l'unisson de leur cœur ? La gerbe mortelle s'est majestueusement élancée au milieu du ciel avant de retomber sur des habitants qu'on imagine fascinés comme si leur inconscient attendait cet instant de vie-mort, un couple plein d'avenir.

Aucun indice précurseur n'ayant été signalé, le voyageur solitaire peut monter en toute quiétude. Je guette cependant le moindre bruit. La Terre pourrait-elle s'amuser à préparer une surprise dans le calme de ce paysage ?

Parmi le feuillage qui pourrait s'enflammer, j'aperçois le visage de Lady B. quittée à Bénarès après qu'elle nous eut entraînés jusqu'à la limite du feu des bûchers. Avait-elle vraiment l'intention d'affronter les flammes ? Cherchait-elle un frisson nouveau pour peindre le feu ?

Je la fréquente par intermittence depuis de nombreuses années sans que j'aie pu séparer chez elle la part de jeu, de la faille liée à la création. Je l'avais connue en Birmanie, perdue de vue, retrouvée dans un monastère

bouddhique, quittée, regagnée à Banteay Chhmar¹ avant Bénarès. Elle peint les parcelles d'un paysage qu'elle recompose ensuite à sa manière. Elle ne cherche pas à exposer ses œuvres ; elle avance.

Allongé sur un terre-plein où une herbe épaisse nargue la cendre, j'ai la confirmation que le danger, même imaginaire, est un excellent stimulant. Espérer un grondement me fâche contre moi. Peut-on se fâcher contre la nature humaine ? Si l'homme n'était pas fasciné par la mort, il ne serait pas entré dans l'histoire.

Un bruissement parmi les mimosas qui couvrent la terre calcinée ! Ce n'est qu'un léger coup de vent, non les ailes du destin. Toujours allongé, je pense au rêve reçu à Paris avant mon départ pour l'Indonésie, rêve que ce voyage dans un pays si chargé de présences souterraines pourrait éclaircir.

Je marchais dans une grotte. Des bruits ! C'est la grotte qui s'exprime. Ni des gouttes d'eau, ni l'écho de mes pas : des paroles de la terre. J'entends – ou je devine, je ne sais plus : «Auparavant, la nature parlait. Puis l'homme a pris possession de la parole ; la nature s'est tue ; elle s'est alors manifestée par des signes compris seulement des artistes ou des chamans.» Je me retrouve dehors. Dans mon rêve, je me demande si je n'ai pas rêvé. Comment était la grotte ? Je constate que ma main gauche serre une motte de terre qui en provient. Réveil.

Les jours ont passé, l'espace s'est agrandi avec avions, trains, voitures, parfois pousse-pousse... mais ce matin

1. Voir *Asies*, Éditions Signatura, 2010.

le volcan garde le silence. Je reprends l'ascension. À cette hauteur, les moignons des arbres brûlés ont fait place à des arbustes et des bambous qui ont repoussé en une profusion de verts (saison des pluies depuis trois mois). Le feu étant rentré sous terre, l'ascension devient une promenade printanière tandis que le sentier descend vers une combe avant de se redresser. J'aperçois un bracelet féminin abandonné sur des herbes froissées. Il est agréable d'imaginer qu'un jeune couple a accompli le plus sacré des rituels sous la masse du Merapi. Ont-ils, l'un et l'autre enlacés, pris conscience de leur privilège, ou n'ont-ils cherché qu'une couche éloignée des regards ? On devine la réponse, et c'est bien dommage.

J'aborde la montée vers le sommet qu'un épais nuage vient de couvrir. Allez ! Mais je me tiens immobile, prisonnier d'un brouillard qui a effacé le chemin. Comme mes jambes refusent de continuer, je redescends déçu, retrouve la combe, la variété des verts, le soleil, l'endroit où j'ai pensé aux paroles de la grotte, les arbres noirs, les pans de murs des dernières maisons, la demeure du gardien, le hameau de Kinaredjo. À la vue d'une fillette de dos, immobile devant un ravin de l'autre côté du chemin, je m'assieds à distance, saisi par cette silhouette dont les cheveux soulevés par le vent semblent la seule partie vivante. Un long moment se passe avant qu'une jeune fille vienne sans un mot lui prendre la main et la conduise par un sentier vers un champ où travaillent des paysans. J'interroge du regard un des deux garçons fumeurs qui n'a pas bougé depuis trois heures. En quelques gestes il me fait comprendre qu'une maison a dévalé dans le ravin. Je demande : « Ses parents ? » Geste indifférent du garçon. Avec une sorte de moulinet, j'essaie de savoir

si elle vient chaque jour devant le ravin. Il imite mon geste puis d'un doigt sur la tempe me signifie qu'elle est dérangée. Refusant cette explication, je quitte les ruines du village et marche jusqu'à un croisement avec l'espoir d'y trouver une moto. Une moto passe, le conducteur me conduit dans un restaurant d'où je téléphone à Jean-Pascal qui vient me prendre. Nous déjeunons devant un bassin dans lequel nage le poisson que le patron de l'auberge attrape avec un filet avant de nous le préparer sous une tonnelle où le temps est si indolent qu'il s'est effacé.

Jean-Pascal vit sur les flancs du Merapi dans une maison de style javanais qu'il a fait transporter en pièces détachées d'un village. Après avoir beaucoup bourlingué, il s'est fixé au milieu de rizières en étages. Il a disposé dans sa maison des masques, des gravures et les meubles colorés d'une culture qui s'estompe. Il me reconduit aux abords de Yogyakarta ; je monte dans un bus scolaire rempli de jeunes Javanaises aux foulards blancs impeccables et rires sous cape. Je suis relégué à côté du chauffeur sur un siège troué dont le grincement se mêle aux pépiements derrière moi. Cette jeunesse qui a gardé l'étonnement joyeux de l'enfance me rappelle combien l'innocence a été bradée chez nous par l'intrusion d'images qui jouent sur des émotions primaires.

- — *Si je comprends bien, l'expédition du Merapi n'a été qu'une flânerie qui se termine par la mondaine nostalgie des jeunes filles d'antan.*
- Tu n'as rien de mieux à faire que de tout rabaisser ?
- *Je vole, pique, me cache, virevolte...*
- Tu aimerais tuer ?

- *Surtout pas! Je tiens à préserver mon garde-manger. Merci de m'avoir fait rire.*
- À cause des jeunes filles? Tu n'as donc pas compris que sentir les vibrations d'un volcan ou contempler l'innocence d'une jeune fille participe d'une même interrogation sur l'énigme du vivant?
- *Faites entrer les violons!*
- Le plaisir de tout rendre ridicule...
- *Humm!... ça dépend des jours. Pour le moment je me régale. Vous étiez parti pour recevoir des secousses telluriques, être confronté à l'inconscient de la nature, communier avec l'origine du monde, savoir si la Terre parlait avant que l'homme ne prît sa place... et vous accomplîtes une marche pépère dans un matin ensoleillé. Qui ne s'en amuserait?*
- Dehors!
- *Il n'y a pas de dehors a dit le sage Chikungutseu. Bzzzz... Bzzzz...*

Puis un bus, un autre bus, une marche périlleuse dans Yogyakarta qui ignore les trottoirs, l'hôtel, la jeune fille de l'accueil aussi fraîche qu'à l'aube. Je lui dis : Merapi! avec un air de conquérant; elle ne me croit pas.

18h 14. L'appel du muezzin entre par la fenêtre ouverte de ma chambre.

18h 18. *Dring! Dring!* Je décroche.

— *Massage, sir?*

*

Autres écrits

CHARLES DE GAULLE JOUR APRÈS JOUR, avec Philippe Barthelet, Nathan, 1990, réédition F.-X. de Guilbert, 2000.

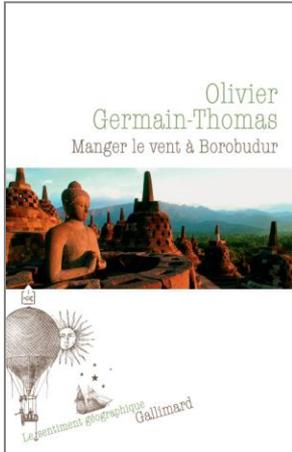
ÉCRITURE DE LA LUMIÈRE, textes et photographies, Le Temps qu'il fait, 1998.

LA FRANCE EN PAROLES, Albin Michel, 2002.

MANDALAS, sur la peinture de S. H. Raza, Albin Michel, 2004.

MARCO POLO, Gallimard, «Folio biographies», n° 71, 2010.

Grand Prix de la littérature décerné en 2006 par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre (prix Henri Gall de l'Institut de France).



Manger le vent à Borobudur Olivier Germain- Thomas

Cette édition électronique du livre
Manger le vent à Borobudur d'Olivier Germain-Thomas
a été réalisée le 09 octobre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138357 - Numéro d'édition : 244267).

Code Sodis : N53107 - ISBN : 9782072473807

Numéro d'édition : 244269.